

Un souffle fraternel

Le pianiste et compositeur Chris McGregor, originaire d'Afrique du Sud, est mort des suites d'un cancer. Il était âgé de cinquante-quatre ans.

En 1964, Chris McGregor et son sextette, les Blue Notes, doivent quitter leur Afrique du Sud natale. L'orchestre est multiracial. C'est une première. Le pouvoir ne plaît pas. Chris McGregor, fils d'un professeur dans une mission de l'Eglise d'Ecosse du Pondoland, dans le Transkei, a grandi parmi les familles Xhosa. Il n'a jamais cessé de jouer avec les musiciens noirs. Mesure-t-on aujourd'hui l'énormité de ce choix qui continuerait encore de choquer en Afrique du Sud ? En 1964, Mongezi Feza (trompette), Dudu Pukwana (saxophone alto), Nkule Moyake (ténor), Johnny Dyani (basse) et Louis Moholo (drums) s'installent en Europe avec leur « leader », leur chef, Chris McGregor. Au Festival d'Antibes-Juan-les-Pins, ils remportent un vif succès.

Leader, chef, tout ce lexique de l'autorité convient aussi mal à Chris McGregor que celui de la liberté à la ville du Cap (jumelée avec Nice). Animateur - *anima*, c'est le souffle - fraternel, sensible, Chris n'aura su créer que des communautés heureuses, chaudes, rayonnantes dont la raison d'être était la musique, le lien profond, l'amitié et la philosophie : un humanisme serein. Il les a nommées le Brotherhood of Breath : la confrérie du souffle. Le public n'a pas toujours suivi leurs démonstrations de liberté. On le regrette encore plus aujourd'hui.

La période la plus forte du Brotherhood of Breath se situe à la fin des années 60. L'époque s'y prête. Le groupe fondateur du pianiste

est installé à Londres. Il rallie alors toute une génération d'improvisateurs britanniques qu'il forme : Alan Skidmore, Harry Beckett, Nick Evans, Mike Osborne, John Surman, tous rejoignent un big band qui ne se comporte pas comme les autres : ni sur scène, où nulle hiérarchie n'apparaît, ni dans la vie. Encore plus libertaires que libres, les ensembles de Chris McGregor d'où disparaît même son nom, pratiquent l'improvisation sans règle autour de repères simples : la polyphonie, les riffs obsédants et une nostalgie de la danse assez proche de celle qui habite la musique d'un autre Sud-Africain célèbre, Noir celui-là, Abdullah Ibrahim (Dollar Brand).

A partir de son installation en Lot-et-Garonne (1974) et de la mort de son compagnon de route Mongezi Feza (1975), l'histoire du Brotherhood est faite d'alternances de disparitions et de reconstitutions jusqu'à l'initiative de Christian Mousset qui en suscite un nouvel avatar pour le Festival d'Angoulême en 1981 : avec Didier Levallet, Louis Sclavis, John Tchicai, François Jeanneau, etc.

Chris McGregor se produit de plus en plus en solo ou en trio ; la chance l'a quitté. Sa ferme est inondée, il perd son piano. Il ne bénéficiera même pas de la mode tardive, si l'on peut dire, de l'anti-apartheid. L'été dernier, il s'était produit avec une nouvelle cohorte et Archie Shepp, poursuivant ensemble leurs rêves de musique et de libération. La disparition de Chris McGregor, avec son visage malicieux et ses cheveux longs, met un terme à l'un des chapitres de l'histoire du jazz et de la musique africaine.

FRANCIS MARMANDE